

Jean-Christophe Rufin
Un léopard sur le garrot
Chroniques
d'un médecin nomade



folio

COLLECTION FOLIO

Jean-Christophe Rufin

Un léopard sur le garrot

Chroniques d'un médecin nomade

Gallimard

Médecin, engagé dans l'action humanitaire, Jean-Christophe Rufin a occupé plusieurs postes de responsabilités à l'étranger. Il est actuellement ambassadeur de France au Sénégal.

Il a d'abord publié des essais consacrés aux questions internationales. Son premier roman, *L'Abysin*, paraît en 1997. Son œuvre romanesque, avec *Asmara et les causes perdues*, *Globalia*, *La Salamandre* entre autres, ne cesse d'explorer la question de la rencontre des civilisations et du rapport entre monde développé et pays du Sud. Ses romans, traduits dans le monde entier, ont reçu de nombreux prix, dont le prix Goncourt 2001 pour *Rouge Brésil*.

Il a été élu à l'Académie française en juin 2008.

J'errais, cavale du Zambèze,
courant et ruant aux étoiles
Rongée d'un mal sans nom,
Comme d'un léopard sur le garrot.

LÉOPOLD SÉDAR SENGHOR

Éthiopiennes

— Il va pleuvoir, Excellence.

Du côté de Gorée, de gros nuages, fondus dans le plomb menaçant du ciel, se festonnent de blanc quand des éclairs les illuminent. Assis sur la pelouse devant ma nouvelle résidence, je me sens perdu entre deux masses effrayantes : derrière moi, l'immense palais blanc dont je suis plutôt le prisonnier que le maître et devant, au-dessus de la mer, la tempête tropicale qui s'avance. Je lève le nez et regarde le majordome africain en veste blanche qui m'attend, sans expression. Pourquoi diable m'a-t-il appelé « Excellence » ?

J'ai le plus grand mal à m'habituer, en surcroît de l'exil, à ce terme emphatique. J'ai envie de lui demander de ne plus l'utiliser. Mais je comprends, au même instant, la vanité de ce reproche. Si j'impose à mes serviteurs de ne plus employer ce mot, je serai obéi. Mais ce ne sera qu'une nouvelle manifestation de l'arbitraire, aussi docilement acceptée que celle qui a, Dieu

sait quand, imposé à ces hommes l'usage du terme « Excellence » pour s'adresser aux ambassadeurs.

La pluie approche. On ne l'entend pas encore car elle tombe sur la mer. Le rideau tiré sur l'horizon cache l'île aux Esclaves. Les palmiers, dans le parc, sont tordus par les bourrasques. Ils n'ont pas la souplesse frémissante des saules ou des peupliers. Sous la gifle du vent, ils craquent comme des squelettes et prennent des airs comiques de parapluies retournés.

— Ne vous inquiétez pas, Massemba, je vais rentrer tout de suite.

— Bien, Excellence.

Sans en demander plus, le maître d'hôtel disparaît en courant. Il est resté près de moi jusqu'aux limites de son courage, mais maintenant les premières gouttes s'écrasent sur le sol. Son instinct d'homme des tropiques lui fait sentir la violence de ce qui se prépare et commande de se mettre à l'abri.

Je n'ignore pas non plus la puissance des orages sur cette côte. Si je reste encore un peu dehors, c'est pour prolonger et conclure, par le coup de poing de la pluie, la poisseuse mélancolie à laquelle je me suis livré depuis deux jours. À peine arrivé, j'ai décidé de faire le tour des jardins de la résidence de France, mais à Paris déjà et dans l'avion plus encore, je n'ai pas cessé de penser à Mountolive. Plus précisément, c'est une scène que je me remémore, celle où Mountolive, le diplomate de Lawrence Durrell, héros du troi-

sième tome du *Quatuor d'Alexandrie*, arrive au Caire comme ambassadeur. Il y avait travaillé vingt ans plus tôt quand il était jeune diplomate. Ce retour est un accomplissement.

Il va s'asseoir dans le jardin ; la ville palpite au loin. Il se sent « arrivé », mais où ? La modestie du présent, la déception qu'il contient n'auraient rien de grave si, rétrospectivement, elles ne rendaient pas le passé dérisoire, qui était tout entier tendu vers ce but, cet idéal.

Je n'ai rien désiré de tel. Le poste que j'occupe m'a été proposé sans que je l'aie sollicité. Et pourtant, quand j'ai lu ce récit à vingt ans, il m'avait troublé comme si je devais un jour en devenir l'acteur. Aujourd'hui, c'est le cas. Il se peut que ma mélancolie soit littéraire ; elle n'en est pas moins réelle.

Dakar est apparue une dernière fois dans une trouée de vapeurs. Mais les tresses de pluie s'enroulent maintenant autour de moi. Elles m'entravent pendant qu'un dieu invisible armé de vent et d'eau me gifle à me faire tomber. Il n'y a plus d'ambassadeur de France, seulement un lutteur à quatre pattes, trempé d'une eau tiède et salée comme les larmes qui tente de fuir la nature déchaînée et de trouver une issue au-dedans.

Une porte s'ouvre, je m'engouffre. Le majordome reste impassible, une serviette à la main.

— Il pleut beaucoup, Excellence, dit-il en avançant vers moi un siège du mobilier national.

Je m'affale sur la marquise républicaine en finissant de m'éponger. Le maître d'hôtel s'éloigne,

disparaît. Dans la pénombre de l'immense pièce de réception, une lampe sourde éclaire un tableau gigantesque, absurde en ces lieux, qui représente la bataille d'Iéna. Peut-être à cause de l'eau qui ruisselle encore de mes cheveux, je pense à *La Méduse*, venue reprendre possession du Sénégal dix ans seulement après la bataille d'Iéna et dont le sinistre radeau devait venir s'échouer à peu de distance d'ici.

Il y a dans cette fresque guerrière le même mélange de gloire et de naufrage. Au premier plan, un fier général tout en blanc mène l'assaut sur un cheval cabré. Mais tout près, à un angle de la toile, lui répond l'image d'un cavalier désarmé par un coup de mitraille, affalé sur sa selle et qui regarde autour de lui sans comprendre.

Il m'arrive parfois, comme ce soir, de penser que ma vie est ainsi scandée par ces extrêmes opposés. Tour à tour champ de bataille et champ de ruines, elle n'a été qu'une suite de combats, de redoutes à emporter, de vague à l'âme l'assaut mené, de marches forcées et de nouvelles batailles. Médecine, humanitaire, littérature et aujourd'hui cette fonction nouvelle, ce nouveau défi, mon existence est une longue errance sans repos. Pourquoi suis-je incapable de m'arrêter à un destin et à un seul? Pourquoi suis-je ainsi condamné à vivre plusieurs vies, à rouler sans répit mon rocher en haut de montagnes de plus en plus escarpées?

L'horizon de nuit, lavé par la pluie, paraît aussi clair que peut l'être une obscurité de mer et de

ciel noir. Les petites lumières de Gorée scintillent le long de la barrière de basalte. Ma femme et mes filles dorment à l'étage. Le bruit des gouttes les a bercées, comme elles le faisaient jadis sur les toits de tôle d'une autre ville d'Afrique où nous avons vécu.

J'écoute monter un murmure qui d'abord m'inquiète puis me rassure. C'est le bruit que font les souvenirs quand ils approchent en troupe. Que veulent-ils ? M'apaiser. Me dire qu'en dépit d'apparences contraires, le fil de ma vie est unique et solide. De très loin revient l'écho d'une vocation qui a fait de moi un médecin, mais en mettant dans ce mot tant d'idéal et d'espoir qu'il a pris la dimension du monde.

La médecine est la vie, ma vie, toute la vie. Aujourd'hui que je lui parais si peu fidèle, j'en suis plus proche que jamais. J'ai envie de raconter cela, de montrer cette unité.

La médecine est le véritable sujet de ce livre. Qu'on veuille bien me pardonner d'y parler beaucoup de moi ; c'est le seul moyen que j'aie trouvé pour parler d'elle.

1

Je suis né dans la médecine, comme d'autres voient le jour au bord de la mer, au flanc d'une montagne ou dans les champs. D'aussi loin que je me souviens, la médecine a été pour moi un lieu, une condition, un état, bien avant qu'elle devienne un savoir et une profession.

Il y eut d'abord, mais cela n'aurait pas suffi, le coup de bistouri du chirurgien qui me tira du ventre de ma mère. Le mystérieux mot de césarienne, souvent entendu dans mon enfance, fut la seule trace que j'aie gardée en moi de cette entrée dans le monde, au milieu des blouses blanches. C'était un jour de canicule, dans une fin de juin particulièrement étouffante. Au prétexte des risques que j'encourais, on m'abrita dans la maison fraîche de mes grands-parents. Je ne devais pas en sortir avant dix ans. Ma mère, après son divorce, avait choisi d'aller tenter seule sa chance à Paris et mon père n'insista pas pour me garder. Ainsi, les circonstances me fixèrent dans cet endroit étrange, où rien n'était moins attendu

qu'un enfant et où seule régnait une passion silencieuse : la médecine.

La grande maison n'était ni ce que l'on appellerait aujourd'hui un cabinet médical ni la simple résidence d'un vieux praticien. C'était un temple, tout entier bâti et vivant autour de la célébration d'un mystère. La cathédrale voisine en formait comme le pendant religieux. L'immense nef de pierre était consacrée à un Dieu à la fois vivant et disparu ; la maison de mes grands-parents exaltait, elle, la pratique révolue et pourtant actuelle d'une idole non moins troublante que, faute de nom plus approprié, on appelait la médecine.

Mon grand-père, comme il était d'usage de le dire, « n'exerçait plus ». Cependant, il conservait un cabinet, une bibliothèque et une clientèle qu'il refusait d'abandonner — à moins que ce ne fût l'inverse. Le cœur de la maison était constitué par son bureau, une pièce vaste, silencieuse, où il me fut longtemps interdit d'entrer. Tout le reste, les chambres, les paliers, les greniers, la cuisine n'étaient que les antichambres du sanctuaire. Sans lui, elles auraient perdu leur sens. D'ailleurs, au lendemain de sa mort, la maison a été vendue sans tarder.

À chaque coup de sonnette, l'après-midi, j'avais pour consigne de me cacher, tandis que des ombres voûtées franchissaient le portail et traversaient le jardin jusqu'à la véranda. Ce long boyau vitré encombré de plantes en pot avait toutes les apparences d'un jardin d'hiver. Mais les patients qui y prenaient place l'après-midi révélaient sa

véritable destination : il s'agissait d'une salle d'attente, la station obligatoire avant l'entrée dans le Saint des Saints.

À l'autre bout du jardin s'élevait un cube de briques assez disgracieux. Avec ses odeurs d'huile et de pneus, ses jantes métalliques accrochées au mur, ses bidons alignés sur le sol, le lieu se présentait comme un garage. Il s'agissait en réalité d'un sanctuaire mineur, dédié à la conservation d'une autre relique : « la voiture du docteur ». Il avait abrité par le passé des engins considérables, dont la mémoire s'était transmise religieusement, en particulier certaine Hodgkiss que ma grand-mère évoquait toujours avec force soupirs. Ce passé glorieux permettait d'oublier qu'au fil du temps « la voiture du docteur » était devenue plus modeste. Elle prenait pour moi l'apparence assez fruste d'une Simca Aronde, d'abord grise puis bleue. Des ailes globuleuses, un volant en bakélite clair, des fauteuils en Skaï, l'engin n'avait rien de majestueux. Mais il servait à mon grand-père. Il le transportait pour d'énigmatiques voyages hors de la ville, vers des destinations presque fabuleuses quoique distantes — je le sus bien plus tard — d'une vingtaine seulement de kilomètres. Le but de ces déplacements était évidemment médical et cela leur conférait un surcroît d'importance. Il s'agissait de visites à la Mutuelle agricole ou à la Sécurité sociale du Cher, noms dont on a peine à mesurer l'effet sur un enfant solitaire rarement sorti de sa maison, peu de son quartier et jamais de sa ville natale. Avant ces départs, pro-

longeant une habitude prise jadis avec des engins plus fragiles, mon grand-père laissait chauffer le moteur pendant près d'une demi-heure. Les gaz d'échappement emplissaient le garage, piquaient les yeux et le bruit du ralenti résonnait contre les parois de briques, dans la pénombre. Cette lente préparation accentuait encore l'idée d'un voyage considérable.

Longtemps, je n'ai pas été admis à monter dans la voiture. Quand enfin cet honneur m'échut, j'eus la possibilité de me rendre compte que mon grand-père conduisait très lentement et qu'il faisait un usage plutôt approximatif des règles de la circulation. Ces évidences, loin de réduire mon admiration, l'augmentèrent. Car à la même époque, à peu près, j'avais été informé avec fierté par ma grand-mère que « le docteur » avait possédé une des toutes premières voitures du département. En ces temps reculés, les automobilistes appartenaient à une élite devant laquelle on s'écartait avec respect. La prudence des conducteurs était un effet de leur courtoisie et non de règles qui n'existaient pas encore. Si mon grand-père prenait des libertés avec le code de la route, c'était simplement parce qu'il ne l'avait jamais appris. Il était en quelque sorte son aîné. Il m'eût semblé plus juste, en vertu du privilège que cette antériorité lui conférait, qu'il en soit purement et simplement dispensé.

Un jour qu'il avait grillé en toute ingénuité un feu rouge placé sur sa route, j'assistai à l'interpellation de mon grand-père par un gendarme. Cet

incident suscita en moi effroi puis indignation. Il se termina heureusement par la complète soumission du représentant de l'autorité à celui — trois fois saint — de la médecine. Le pandore, qui s'était d'abord avancé d'un air sévère, considéra avec stupéfaction le permis de conduire que lui tendit respectueusement mon grand-père. C'était une simple feuille de papier pliée en quatre, sur laquelle le numéro ne comportait que deux chiffres. Il y figurait aussi la mention de son titre de médecin. S'inclinant avec égard, le gendarme rendit le tout, et dit à mon grand-père d'une voix douce : « Docteur, eu égard à votre âge et à votre profession, je ne verbaliserai pas. Mais soyez prudent à l'avenir. »

Ce fut la première fois que la médecine m'apparut ainsi comme une onction sacrée, un état particulier qui plaçait ceux qui en étaient dignes un peu à l'écart du reste des humains.

En quoi consistait cet état et comment s'acquerrait-il ? Comment *devenait-on* médecin ? Je l'ignorais. Il m'aurait semblé naturel, compte tenu de sa nature aristocratique, que cette qualité se transmît en héritage. Mais je devais me rendre à l'évidence : mon grand-père ne la tenait pas de ses parents et il ne l'avait pas léguée à ma mère. L'idée qu'elle fût le résultat d'un enseignement ne m'a traversé l'esprit que bien plus tard.

Les enfants croient que les secrets du prestidigitateur sont contenus dans sa baguette magique ; de même préférais-je chercher les pouvoirs de la

médecine dans ses instruments. Et fort heureusement pour moi, la maison en était pleine.

Dans un appentis qui bordait le jardin et constituait mon repaire, étaient entassés pêle-mêle des objets ayant servi à la pratique de mon grand-père. Leur fonction m'était inconnue, mais leurs formes bizarres m'attiraient et plus encore la matière dans laquelle ils étaient fabriqués. L'émail, le verre, l'acier brossé, le caoutchouc craquelé, la rude toile des courroies constituaient les mots d'une langue dont j'ignorais la grammaire, mais qui me parlait déjà. Ce que d'aucuns, plus instruits, auraient désigné comme des seringues, des tensiomètres hors d'usage, des brocs à lavements, des paquets de compresses revêtait plutôt pour moi un aspect liturgique. Nul doute, dans mon esprit, que ces attributs servaient de supports à des invocations, des cérémonies, des transes. Ils étaient peut-être appliqués sur des corps, mais c'était pour convoquer autour d'eux les esprits qui en gouvernaient le destin.

Hélas, je n'avais jamais vu mon grand-père les utiliser. Tout au plus, quand j'étais pris d'une bronchite, déposait-il sur ma poitrine un mouchoir blanc, contre lequel il collait son oreille, pour écouter ronfler mes bronches. Il ne me faisait même pas l'honneur d'utiliser un stéthoscope... S'il ne m'était pas donné d'assister aux grandes cérémonies qui requéraient l'emploi de ces instruments fabuleux, c'était sans doute que je ne le méritais pas, c'est-à-dire que je n'étais pas assez malade. Les affections sérieuses, celles qui,

Composition Imprimerie Floch.
Impression Bussière
à Saint-Amand-Montrond, le 3 avril 2009.
Dépôt légal : avril 2009.
Numéro d'imprimeur :
ISBN 978-2-07-035991-2 / Imprimé en France.

162023



Un léopard sur le garrot Jean-Christophe Rufin

Cette édition électronique du livre
Un léopard sur le garrot de Jean-Christophe Rufin
a été réalisée le 02 avril 2012
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070359912 - Numéro d'édition : 170288).
Code Sodis : N44167 - ISBN : 9782072411052
Numéro d'édition : 229772.